

Michel Maxime Egger

La Terre comme soi-même. Repères pour une écospiritualité

Genève, Labor et Fides, coll. «Fondations écologiques», 2012, 321 p.

Pour celles et ceux qui s'intéressent à ce domaine transdisciplinaire en émergence qu'est l'écospiritualité – autrement dit la relation entre la dimension spirituelle et la dimension écologique de l'existence-, l'ouvrage de Michel Maxime Egger vient à l'heure juste. Il offre une vaste synthèse des travaux qui existent sur ces questions, en même temps qu'il propose sa propre vision du monde. La richesse du livre est telle qu'il est impossible d'exposer, dans les limites de cette note de lecture, toutes les perspectives dessinées et toutes les nuances des arguments qui les fondent. Le mieux est donc de suivre, pas à pas, c'est-à-dire chapitre par chapitre, l'essor d'une pensée complexe et vivante.

Après un long prologue introductif, Michel Maxime Egger explore l'écospiritualité à travers cinq grandes parties. Dans la première – «Aux racines de la crise écologique» – il montre que la césure entre l'humanité et son environnement naturel ne tombe pas du ciel, mais est l'expression de choix de civilisation, de modèles de société. Le capitalisme est clairement identifié comme l'une des principales racines de la crise. «De fait, rien aujourd'hui n'échappe à l'emprise du capitalisme. Ni les éléments du vivant comme la terre, l'eau, l'air (Coz) et les gènes, ni les biens et services publics comme la santé et l'éducation. Nous ne sommes plus seulement dans une économie de marché, mais dans une société de marché» (p. 64).

Mais l'accent est mis, dans cette partie, sur les aspects psychologiques les plus intimes de la personne humaine, car le capitalisme, en tant que «couronnement des dualismes initiés par la modernité» (p. 62) affecte directement nos désirs, modèle nos comportements, façonne nos rêves, détermine nos aspirations les plus secrètes. «L'âme est captive du marché» (p. 66), écrit Michel Maxime Egger dans cette saisissante formule. Chrétien inspiré par la tradition spirituelle et théologique de l'orthodoxie, il estime que le «paradigme de la modernité», en opérant une «désacralisation de la nature» (p. 49), en considérant l'homme comme «nombril du monde» (p. 53), et en affirmant la «primauté de la raison sur le cœur» (p. 58), porte l'essentiel de la responsabilité de la crise écologique.

Dans la deuxième partie — «L'ambivalence du christianisme» —, Michel Maxime Egger reprend le dossier concernant la contribution de la religion chrétienne à la mise en place des conditions qui ont permis le déclenchement de la crise écologique. L'auteur, qui montre ainsi son honnêteté intellectuelle et son refus de toute apologétique chrétienne, reconnaît explicitement cette responsabilité en ciblant ce qu'il nomme les «sept composantes problématiques» : la lutte contre les croyances païennes, la séparation entre le créé et l'incréé, la religion centrée sur l'être humain, la foi dans l'histoire et le progrès, la méfiance à l'égard du corps, l'esprit patriarcal, l'évasion vers l'au-delà (p. 85-91). Après avoir montré la diversité des regards chrétiens sur la nature («dévalorisation», «instrumentalisation», «célébration» ou «salut»), il énonce en quelques pages (p. 106-118) le condensé de sa vision du monde: les «potentialités écologiques du christianisme». «Le meilleur de la spiritualité biblique et évangélique appelle à vivre la relation avec la nature selon un *éthos* non de domination/consommation, mais de coopération/communion» (p. 107).

Les deux parties qui suivent — «La création, mystère de la présence divine»; «L'être humain entre la terre et les cieux» — sont des contributions à l'émergence d'un nouveau paradigme, alternatif à celui de la «modernité occidentale». Dans ces contributions, Michel Maxime Egger mobilise les ressources de la théologie chrétienne (dans la perspective d'une «création comme révélation de Dieu» (p. 155), d'une anthropologie ouverte sur l'écologie (dans la perspective de l'être humain comme «microcosme» (p. 181), «médiateur» (p. 195), «roi de la création» (p. 201), «intendant» (p. 208) et «liturge» (p. 213).

Enfin, la dernière partie — «Les chemins de la transformation écospirituelle» — est une exhortation à vivre l'écospiritualité, à passer de l'idée à l'acte. Michel Maxime Egger ne limite pas son propos à faire l'éloge d'une «éthique et des écogestes au quotidien» (p. 233), il parle aussi de la nécessité d'une «métamorphose spirituelle», d'un travail sur notre «cosmos intérieur» (p. 233). Mais la transformation écospirituelle n'est pas uniquement une affaire personnelle; elle concerne aussi la collectivité, l'action sur le monde; sa transformation dans le sens de l'écologie et de la justice. L'«ascèse écologique» (p. 274) dont nous parle Michel Maxime Egger doit nous aider à devenir des «méditants-militants» (p. 295), cheminant sur un «chemin non tracé d'avance» (p. 297).

On notera l'importance de la bibliographie (15 p.) et la préface de l'agroécologiste Pierre Rabhi qui rappelle utilement que, pour l'écospiritualité, l'interrogation fondamentale est: «Quel avenir voulons-nous pour l'humanité et la planète?» Michel Maxime Egger y apporte sa réponse avec érudition et spiritualité.

NATHALIE CALMÉ

Journaliste et écrivain

Souigny (France)

Marguerite Porete

Le miroir des âmes simples et anéantiés

Paris, Albin Michel, coll. «Spiritualités vivantes », n° 147, 2011, 273 p.

C'est un véritable trésor de la littérature spirituelle que réédite Albin Michel dans sa collection «Spiritualités vivantes ». En effet, ce *Miroir des âmes simples et anéantiés* est un des premiers textes mystiques en langue française. Il est écrit par une femme, certainement issue des milieux du béguinage¹, à la fin du XIII^e siècle. Ses propos étaient si libres et audacieux pour l'époque que Marguerite Porete a été brûlée vive à Paris en 1310, certainement parce qu'on la rattachait à tout aux mouvements spirituels «hérétiques» de la fin du Moyen-Âge. De fait, Marguerite Porete est dans la droite ligne de la mystique rhénane et surtout flamande qu'elle connaissait de première main, car elle était originaire de Valenciennes, région frontalière de la Flandre. Ce texte si riche n'a été retrouvé et publié qu'en 1946, après un silence de plusieurs siècles. La réédition en collection de poche est comme une réhabilitation posthume de Marguerite Porete et, à travers elle, de la spiritualité si méconnue des béguines.

1. Mouvement spirituel du Moyen-Âge, qui a pris de l'essor essentiellement en Belgique et aux Pays-Bas, consistant en une vie communautaire de femmes (les béguines) n'ayant pas prononcé des vœux religieux stricts. Les béguines vivaient dans des maisons indépendantes regroupées dans un béguinage.